CERKITA ZÜND
M.A. ASTERGLANCE

L'ENTHOUSIASME DES AMPHIBIENS
quand
le jus de grenouille ouvre les fleurs de l'aloès

Jour de pluie sur Paratushiali

Pan le nain danse sur la pomme de la main
de la Déesse déchue
Dans la nuit médicamenteuse
l'enfant Ashaninka joue à la marelle
sur le balcon de l'hôtel
Jus de grenouille en excipient
pour sortilèges grégoriens
Les yeux des chiens Wari brillent dans la nuit
la meute affamée va fondre sur la ville
comme une seule ombre
crocs et flair acérés
sur le linceul de la misère
encore chaude

l'anus de l'infra-monde.

*

La vermine grouille toujours aux portes de la mort lente. Elle acquiert valeur de métal précieux régulièrement plongée dans le réceptacle des passions inféodées. Anus de feu où brûlent les icônes du chaos, se consument les prières hivernales, s'enchevêtre la raison divisée. Gibier de potence, une nuit lointaine, j'ai pu entendre hoqueter son chien. Son écho me parvient encore comme un rappel au désastre.

Entre millepertuis et mimosas l'arborescence du ciel offre un escalier de polypores à la floraison perdue du Corête du Japon. Le déjeuner des cellules crépusculaires.

Je veux être un animal cette nuit , disséquer la cognition de la louve afin de rougir le ru de ses horizons liquides jusqu'au fer. La rouille à l'aube en atteste et forge la clé larvée de l'orbe en soie qui ouvre sur de silencieuses fissures aux aurores ourlées d'étoiles échassières montrant la voie aux insectes rois du festin à venir - Rousses putridités ourdies de miroirs aux tessitures d'abîme pour un ensorceleur métier, brûle-gueule des rouges-queues cariés de célestes ulcères, vertigineux décolleté plongeant sur

les mystères de la couleur des origines confisquées - Aigreur des boussoles pointant le nord au duel des tertres laiteux dans la constellation des carillons oléagineux de la corne au sourire d'arbre.

Pactiser avec la sève et le chant des oiseaux, éternuer quelques démons inférieurs sur l'autel cornu de l'eau sèche, célébrer d'insolites rituels dédiés aux vents des lies, afin que s'opère le grand œuvre apocalyptique. Ni lune ni lundi, la danse du vent sait.

Un sourire comme une ammonite au cœur de l'infernal vide...

L'ennui incarné, les membres fantômes démangent...

le rêve consume la nuit...sous couvert de ruines,couleuvres en levrette

l'ennui court lèvres et monuments

à la criée.

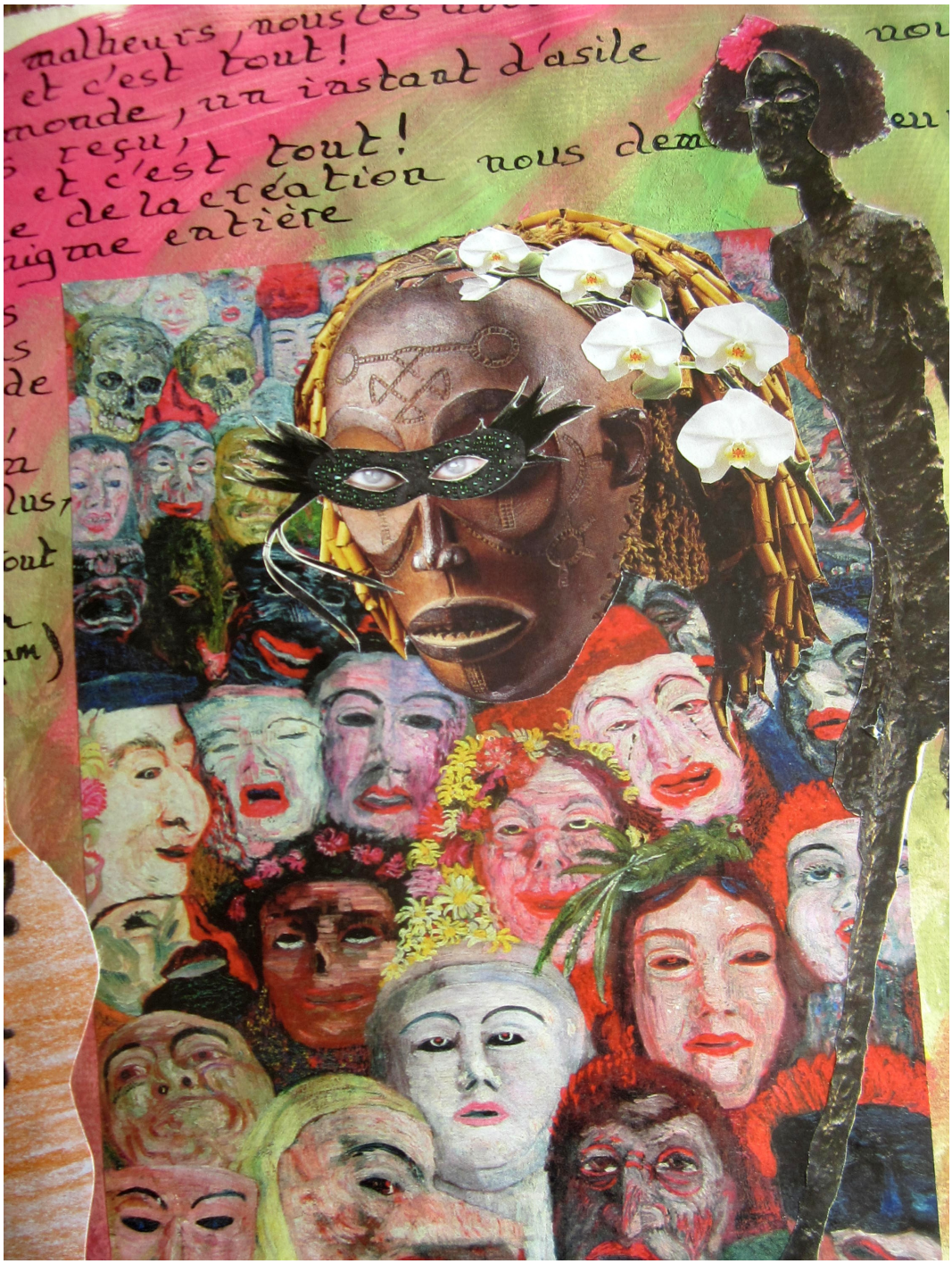
Le sorcier dort,

il devient dangereux.

Dans sa forge à cauchemars

La trame de ses prochains sorts

trouve les clés des serrures du réel.



Le visage glacé du printemps chaud et humide parfum d'eucalyptus pointe deux seins de glace lézardés de ciel azur vers la fusion des rêves ô doux crématoriums qui faites de l'aube un bûcher d'organes à l'arcane solaire inodore sous la pâleur de la peau mentholée d'huile du levant lubrifiée donne la sève aux herbiers suspendus sous lesquels se vautrent entre les noirs cheveux du vent les serpents de l'hiver ; faites entrer l'apocalypse par le crépuscule, claire la vision n'en sera que plus trouble alors.

L'amen tendu vers l'arborescence des plaies palpébrales sous les oculaires globes du soleil intérieur. Arbre mort devenu, les larves de cerbères dévorent l'invisible.

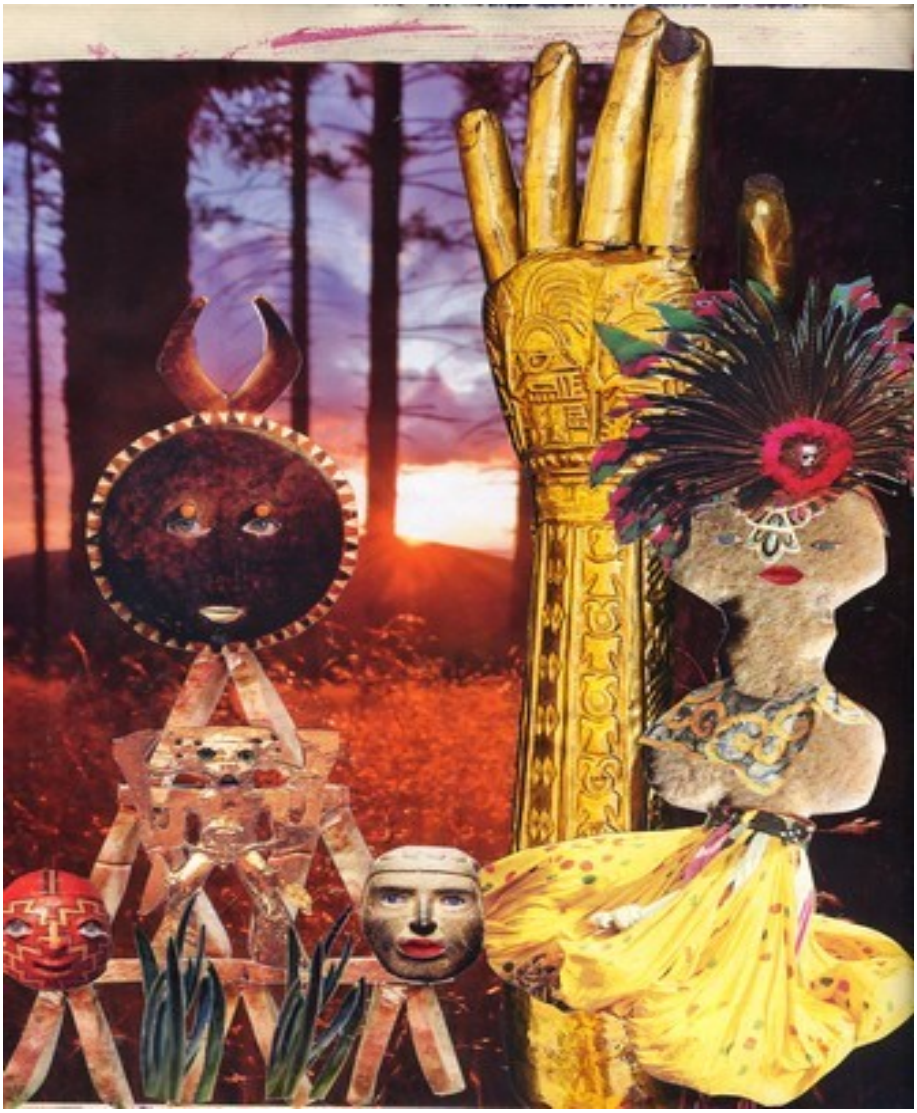
Cheveux trop inflammables, Une vieille âme dans un corps d'enfant.

Tirée du crâne des morts, la quintessence du ciel visqueux. Mer clouée au lit, écoute l'or marteler le rire. Oracle-tortue, limace à louer. Tête maculée, le mouroir éclaté cire l'écume à tout antre tracé. Rite et rotule à la criée.

Sur un ossuaire de pur esprit, un regard sans tain vestige d'un ancestral vertige empaillé par les doigts graciles d'une araignée de caste souterraine comme le sont parfois les rivières nocturnes filant au cours du cauchemar qui se rue vers les matins de givre où la pensée se fait océan ou ver de terre.

Dans la fournaise de sa goule grande ouverte s'exclament en un seul cœur turgescent et baveux comme une colonne de l'enfer martelant ses entrailles, tous les saints du paradis, le verbe poisseux et malodorant, la verge brandie haut et fort s'écumant en longs jets de foutre avant d'être pétrie en boule puis excavée en une ample coupe très épaisse par la pression des mamelles et le labeur du chaperon assoiffé.

Les desseins d'un archange aux seins de marbre. Les miroitements de l'enfance perdue dans l'envol d'une ride vers l'autre rive. Les battements de la chrysalide comme une seule étoile aux poumons de l'Enfer réchauffé et fleuri. Horoscopes, talismans, bibles et kabbales, animaux empaillés et autres phasmes gardent sa tombe. Des courants d'air s'échappent encore de son entre-jambes, témoignage d'un temps ovulaire où la folie n'avait pas encore pris cours en bourse. Lors du dépouillement, lorsque se déchira la fine tunique de la forme adulte, d'étranges engorgements se déchiquetèrent en guenilles avant de tomber dans le reste de la défroque. Un ordre nouveau aurait-on cru, dans la fièvre d'un ardent désir de dépossession. Mais le néant aux paupières d'aube succède vite au rêve. De la panoplie accessoire qui tant promettait, rien, absolument rien ne reste. Tout s'est évanoui, évaporé pour ainsi dire. Seule peut-être une photographie la montrant tuberculeuse comme le sont parfois les fleurs, par les nageoires qui dans la vase tropicale se changent en pattes, faisant de ces poissons d'eau douce une sorte de d'échassier nain et affamé cherchant sa nourriture comme le peintre ses couleurs pour laver la pluie et trouver l'oubli de soi que nous offre parfois le sommeil.
« Y *volveremos a estar aqui en esta tierra, no mas no te bañes para que no te olvides de esta tierra ..bendiciones* ». Comme l'écho d'une vibration testamentaire. Noir sur les paupières et tout autour des yeux, rouge sur les lèvres *, bleu ciel entre les cuisses, l'espace d'un regard. Ni enfer, ni paradis car nous sommes du même feu irrigués, celui qui ne s'éteint jamais mais que tout attise.*



Le dissolvant universel révèle le masque du rêve de la vulpe à vulve omnivore, la pantomime iodée jusque dans le reflet du cauchemar.

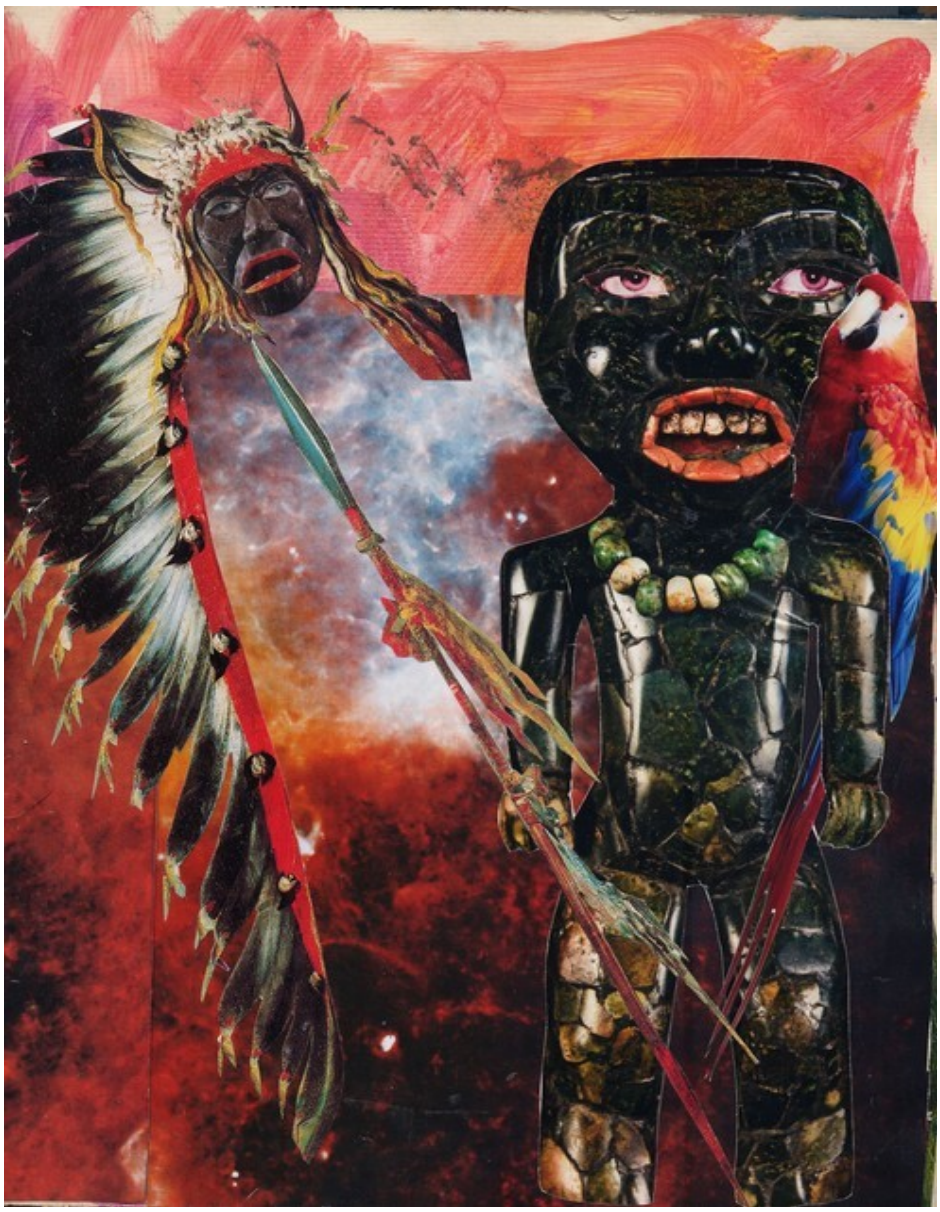
Une cicatrice comme un ciel à jamais refermé qui pleure sur le rire gargantuesque des souvenirs, tristes falots oubliés après la fête qui dansent jusqu'au déchirement au gré des vents du désert.

L'oiseau interne plane au gré des ondes cérébrales, offrant une vision du mensonge dépecé par les organes de la perception.

La montagne à mal à la pierre. La gravitation perd la boule. Cataractes à la dérive. La terre fatiguée s'essouffle dans sa camisole de force, sa ceinture de chasteté. Se prenant pour le grand bouc, en un dernier sursaut, par une nuit d'avril, l'antéchrist, elle se défait de ses liens, engrosse la lune en robe de sainteté à coups de cornes répétés, faisant monter les eaux de l'océan primitif jusqu'à la cime du plus haut séquoia et tomber la neige du coucou sur le système pileux des escargots endormis. La lune blessée en son cœur se vide de ses entrailles, perdant sangs et eaux dans la nuit des menstrues. Ecoulement malodorant,

emportant sur son passage les pâles figures des rêves les plus fous. Pierre tendre en berne. Terreur en prime.

En ces régions absurdement solennelles la pluie et le vent sont intraitables même en répétant en cœur et jusqu'à l'épuisement, tel un mantra, ce sésame ridicule qui n'ouvre sur rien : octobre le deuil du huit. Ne jamais écouter les voix venues de l'ennui.



Changer de rêve pour changer de couleur. Je sais à présent quel n'est pas l' éclat de tes yeux et où tu ne te trouves pas.

Collages : Cerkita Zünd
Textes : M.A. Asterglance
Mai 2016